

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

VI

RIVALITÉ.

(Suite.)

Une discussion s'éleva. Il s'agissait de savoir qui chanterait le premier couplet en l'honneur du curé.

—C'est Blas, dirent quelques voix.

—Non, c'est Pétra, ripostèrent d'autres, elle chante mieux.

Pétra, Pétra, répétèrent les femmes en chœur.

Pétra voulut se récuser. Elle était enrôlée. Son aïeule était malade. Le barbier avait dit que la vieille en mourrait. On en ferait des gorges chaudes si elle avait l'inconvenance de chanter en pareil cas.

Il y eut un tolle de protestations. Chanter n'était pas un crime. Le curé ne chante-t-il point, et encore dans l'église !

Pétra dut s'exécuter. Elle le fit, il est vrai, en rechignant et sous promesse jurée que personne n'en saurait rien.

Alors on accorda les instruments. Puis un grand diable, qui paraissait être le guide de la troupe, donna de sa canne, comme l'eût fait un chef d'orchestre, le signal d'attaque. Mais Pétra n'avait pas ouvert la bouche, que Diégo et Rafaël, s'élançant de leur cachette, se précipitèrent sur les chanteurs.

—Assez ! écorcheurs d'oreilles, cria le fils de Gaspard avec un accent impérieux ; vous nous brisez la tête avec vos hurlements et vos croisements, passez votre chemin, ou sinon...

Cette irruption et cette apostrophe avaient du même coup paralysé les douze musiciens. Bouche béante, hébétés, ils regardaient avec de grands yeux les deux jeunes gens, qu'ils semblaient prendre pour deux démons sortis de sous terre.

—Vous ne m'avez pas entendu ? répéta Diégo, en voyant qu'ils hésitaient à obéir.

—Et qui êtes-vous pour nous défendre de célébrer la fête du curé ? demanda le grand diable, improvisé chef d'orchestre, avec un geste qui indiquait qu'il flottait entre l'audace et la peur.

—Qui je suis ? Ah ! vous ne me reconnaissez point ! Vous ne vous souvenez plus que Diégo Nunez vous a plus d'une fois étrillé comme vous le méritiez. Allons, que l'on détale. Le premier qui résiste, je l'envoie prendre un bain dans la rivière.

L'attitude du jeune homme produisit sur les paysans l'effet attendu. Tous connaissaient le caractère emporté du fils de l'alcade, et ils savaient qu'il n'eût pas fait bon se mesurer avec lui. Tous subissaient l'influence qu'exerce toujours au village le fils d'un homme riche et puissant.

—Mais nous ne faisons aucun mal ici ? voulut objecter un des plus jeunes !

—C'est possible, mais puisque tu ne peux ni manger ta langue, ni te tirer d'ici, je vais t'apprendre comme je me nomme.

En même temps, Diégo sortit de sa poche un pistolet et l'arma. Rafaël lui saisit la main pour

l'empêcher de mettre à exécution son dessein funeste. Mais cette intervention était inutile. Les paysans avaient compris qu'il eût été dangereux de parlementer plus longtemps et, pendant leurs jambes à leur cou, ils avaient disparu comme une bande d'oiseaux effarés, en laissant le champ libre.

—Maintenant, s'écria Diégo, il n'y a plus de temps à perdre. Je frappe à la porte.

—Et si c'est le curé qui t'ouvre au lieu de Marie ?

—Je trouverai une excuse.

—Encore une fois, tu t'exposes.

—Que m'importe !

—Tout ce que tu voudras.

—Attends-moi au pied de la croix.

Diégo s'était dirigé vers le presbytère.

Une lueur pourprée commençait à poindre à l'horizon et laissait déjà voir assez distinctement les couleurs des objets.

L'homme qui s'était adossé à la porte du curé n'avait pas perdu une seule des paroles qui venaient de se prononcer. Convaincu que Diégo arrivait décidément sur lui, il se leva, descendit quelques marches et se tint debout au milieu du perron, attendant ce qui allait se passer. Diégo ne l'avait pas aperçu.

Quand le jeune homme sentit un bras étendu qui l'arrêtait, il leva la tête avec colère, prêt à frapper l'imprudent qui lui faisait obstacle.

—Où allez-vous, Diégo ? demanda l'homme avec calme.

—Roch ! s'écria Diégo hors de lui.

—Le sacristain ! s'exclama en même temps Rafaël stupéfait.

—Et que faites-vous là, en pleine nuit ?

—J'attends monsieur le curé qui est allé voir un malade.

Roch avait dit ces paroles naturellement et avec la plus grande douceur.

—C'est faux ! répliqua Diégo emporté.

—Pourquoi vous tromperais-je ?

—Vous étiez là pour un autre motif.

—Lequel ?

—Je n'entends. Vous avez entendu ce que mon ami Rafaël et moi nous venons de dire ?

—Oui.

—Alors vous savez ce que je veux ?

—Oui, mais mon devoir m'oblige à rester ici.

—Vous ne craignez donc pas ?

—Je ne crains rien, n'ayant rien à me reprocher.

—Et si je vous faisais passer par-dessus la rampe de cet escalier ? rugit Diégo que le ton pacifique du sacristain exaspérait.

—Vous feriez mal, répondit Roch avec la même impassibilité.

—Trêve de paroles, cria Diégo. Vous savez que je suis venu ici pour voir Marie et lui parler, vous savez que je n'aime pas à me voir barrer le chemin. Donc au large !

Et, saisissant le sacristain au collet, il voulut l'arracher de sa place.

Mais Roch était plus fort que son adversaire ne l'avait supposé. Cramponné d'une main à la rampe, il fit reculer l'assaillant.

Diégo, voyant son impuissance, poussa un cri de rage ; ses yeux s'injecèrent de sang ; une pensée horrible traversa son esprit ; il fit un pas en arrière et braqua son pistolet sur le sacristain.

—Que vas-tu faire, malheureux ! s'écria Rafaël en se jetant entre eux. Tu veux tuer un homme sans défense ?

Diégo, pris de vertige, aurait commis un crime sans la présence d'esprit de son ami.

Une réaction subite s'opéra : il se laissa tomber sur les marches.

—Merci, Rafaël, dit-il sourdement. Ma tête se perd.

Roch n'avait pas fait un mouvement en voyant l'arme de Diégo prête à faire feu sur lui à bout portant. Quand il le vit s'affaïsser, il essuya une larme et murmura :

—Il l'aime, lui aussi.

Et descendant les marches, il tendit la main à Diégo en disant :

—Pardonnez-moi si je vous ai offensé.

Diégo ne répondit point à cette avance et se tut.

Cependant l'aurore se levait. Dans quelques instants, les villageois allaient se montrer sur leurs portes. Rafaël insista sur la nécessité de reprendre le chemin du moulin.

—Allons ! dit Diégo découragé, en se laissant entraîner.

Ils partirent. Roch resta seul. Le sacristain suivit du regard les deux amis, qui disparurent bientôt à un détour du chemin. Presque au même instant il entendit un bruit au-dessus de sa tête. Il vit le volet s'ouvrir et une jeune fille se pencher dehors. Elle regardait du côté de la montagne.

Le sacristain tressaillit. Quelques minutes s'écoulèrent. Le volet se referma.

Marie n'avait pas vu Roch. Ce n'était pas lui qu'elle cherchait.

Le sacristain s'assit. De grosses larmes roulaient sur ses joues. Il savait maintenant pourquoi Marie était triste.

VII

PÈRE ET FILS.

Les premiers rayons du soleil se jouaient sur les toitures des habitations de la Chênaie quand le sergent Robreno, accompagné de ses douze hommes qui escortaient Diégo et son ami Rafaël, se présenta devant la porte de Gaspard Nunez, l'alcade du village. Celui-ci, prévenu la veille, avait préparé les billets de logement qu'il tenait à la main en attendant, à l'entrée de la ferme, les visiteurs annoncés.

—Sergent, dit-il après avoir répondu au salut des soldats, voici pour vous et vos hommes. Les recrues de ce village, comme vous en avez été informé, sont au nombre de trois : Rafaël Trujillo, Cosme Nogales et Diégo Nunez. Le premier est fils de gens riches. Ses parents cherchent, m'a-t-on dit, un homme de confiance qui puisse lui servir de remplaçant, mais jusqu'ici ils n'en ont pas trouvé ; je crois que son père vous accompagnera à Salamanque pour s'y adresser aux agences. Le second, Cosme Nogales, est prêt à vous suivre. Quand à Diégo, je suis avisé officiellement qu'il est déjà placé sous votre responsabilité.

Le sergent demeura stupéfait. Il ne pouvait comprendre que l'alcade parlât avec cette froideur et cette indifférence de celui qui était son fils. Aussi répondit-il machinalement :

—En effet.

—Et combien de temps comptez-vous rester ici ?

—Mes ordres portent que dans neuf jours les recrues de la Chênaie, de Cantalapedra et de Penaranda de Bracamonte, doivent être rendues à Salamanque.

—En sorte que...

—En sorte que je pense partir après-demain ; mais comme les deux autres localités sont assez éloignées, et qu'après avoir été jusque-là il faut repasser par ici, je n'emmènerai les recrues de la Chênaie qu'à mon retour de Cantalapedra et de Penaranda de Bracamonte, pour ne pas leur faire faire des étapes inutiles et ne pas mettre à contribution sans nécessité les deux villages où je vais.

(A suivre.)